



Compte-rendu Séminaire du 24.01.2009

« *L'animal : un modèle de l'homme?* »

par Vinciane Despret



TABLE DES MATIERES

I. INTRODUCTION	3
II. UN BOL SURNUMERAIRE	4
III. DULLS AU PAYS DES BRIGHTS.....	5
IV. DU POUVOIR ET DE L'AUTORITE	7
V. LES DISPOSITIFS DE TRANSFORMATION	9
VI. LA PERTURBATION CREEE, LES MODELES PLAQUES ET DISSOUS	11
VII. CONTEXTE D'EMERGENCE DES THEORIES DE ROWELL.....	14
VIII. NUANCER ET COMPLEXIFIER LA DOMINANCE ET LES ROLES SOCIAUX	21
IX. CONCLUSION	24



I. Introduction

Ce que je fais s'appelle en principe « philosophie des sciences ». J'ai élargi à la philosophie des sciences et des pratiques car j'interroge à présent d'autres savoirs que les savoirs scientifiques, notamment les savoirs des amateurs, des éleveurs, des dresseurs et je les mets en contraste avec les savoirs scientifiques afin de voir ce que ces personnes savent de plus de ce qu'elles ne savent pas.

Je vais vous présenter trois énigmes et je résoudrai la première en dernier lieu et les deux autres en cours de développement.

Mon principe épistémologique est le suivant : ne jamais parler d'un animal sans parler de l'être humain qui va avec. C'est toujours l'animal observé par un être humain. C'est une méthodologie issue de l'anthropologie. Les informateurs considèrent à présent que, d'une part, la culture à laquelle ils s'adressent n'est pas celle qu'elle est en elle-même mais celle visitée par eux et que, d'autre part, leur identité a un statut particulier pour les personnes visitées. Les anthropologues se sont, en effet, rendus compte que les mêmes populations rencontrées par des anthropologues différents racontaient des choses différentes. Par exemple, les scientifiques étaient vus sur un tel mode d'intrusion que les populations leur mentaient (elles inventaient, à chaque fois, un nouveau mensonge). Mon principe méthodologique est une précaution nous permettant d'avoir à l'esprit qu'un même singe, par exemple, n'a pas nécessairement le même comportement avec un autre observateur.

Nous allons surtout parler de problème de pouvoir et de hiérarchie.

- 1^{ère} énigme : Pourquoi la primatologue Thelma Rowell (a étudié les singes entre le début des années 60 et la fin des années 80) qui à présent se consacre à l'observation des moutons, quand elle leur donne à manger un bol de céréales, apporte-elle 23 bols alors qu'il y a 22 moutons ?
- 2^{ème} énigme : Pourquoi, lorsqu'il demanda à ses étudiants de tester des rats sélectionnés pour leur intelligence ou leur médiocrité, le psychologue Rosenthal s'inquiéta-t-il que les rats donnèrent des résultats conformes à ce qui était prévisible ?
- 3^{ème} énigme : Pourquoi dans les recherches menées sur des babouins par des femmes, y a-t-il beaucoup moins de hiérarchies et de conflits dans les rapports d'observation ?



II. *Un bol surnuméraire*

Fin des années 80, Rowell décide de renoncer à l'observation des primates car elle a envie d'étudier les moutons. Elle s'est installée dans le nord du Yorkshire et y a installé un troupeau de moutons. Elle continue à écrire des articles et à être conseillère auprès de nombre d'universités. Elle observe chez ces moutons le comportement social. Elle remarque que, contrairement à ce que l'on avait toujours prétendu, ils établissent des liens sociaux de longue durée. Ils ne sont pas sans amis et sans préférences. C'est d'ailleurs un indice de sophistication sociale que cette capacité à établir un lien préférentiel de longue durée (compagnie prolongée, protection contre les autres ou l'empêcher d'avoir des relations, etc.). C'est la différence entre un étranger et un ami et c'est un rapport que l'on ne retrouve pas, pense-t-on, chez les fourmis ou les abeilles. Pour ce qui est des relations à nouer en vue de la procréation, les moutons qu'elle observé et qui sont pourvus de petites cornes, se battent et font du bruit ce qui a l'avantage de faire accourir les femelles. Les combats ne seraient donc pas seulement destinés à déterminer qui est le plus fort mais auraient aussi des fonctions d'exhibition.

Thelma Rowell va également découvrir quelque chose qui ne fut accordé aux chimpanzés que dans les années 80 soit les mécanismes de réconciliation. De Waal avait montré que certains gestes, mis en séquence, sont ceux de la réconciliation. Ceci révélé, il a un effet de contamination des compétences et les chercheurs se demandent si leur animal a acquis également ce savoir-faire. Rowell décrit les gestes de réconciliation surtout entre le 15 octobre et le 15 novembre (période de reproduction). Elle constate que lorsqu'un ami combat un autre ami, brutalement, ils arrêtent le combat et se frottent la joue ou le front (signe d'amitié chez les moutons). Les explications traditionnelles avançaient que c'étaient des relations de dominance (où l'un affirme sa dominance et l'autre sa soumission). Il est vrai qu'il a été souvent dit que, par exemple chez les loups, les gestes d'amitié sont des gestes de soumission. Selon les espèces, on énonce que c'est l'animal dominant qui est amiteux vis-à-vis de l'animal dominé ou le contraire (autoriser le dominé à faire des « papouilles »).

Thelma Rowell n'observera pas seulement des mécanismes de réconciliation mais aussi des mécanismes de pré réconciliation : ceux qui vont se battre, s'échangent des gestes d'amitié. Pourquoi ? C'est comme s'ils disaient « Je ne peux pas faire autrement. Je dois me battre. Mais je t'aime quand même. » Notez que les combats de ces moutons ne blessent pas les protagonistes.

Rowell suit le rythme de ses moutons. Ayant aménagé un petit enclos dans le fond de sa grande prairie, elle se lève très tôt pour aller distribuer les bols de céréales. Elle les fait entrer et ferme la barrière. D'habitude, elle les observe de loin mais elle doit pouvoir avoir un contact plus rapproché rendu possible grâce à cet enclos fermé pour vérifier si tous les moutons sont en bonne santé, s'ils sont tous présents, etc. et de faire de bonnes observations scientifiques. Elle leur donne un complément alimentaire dont elle dit elle-même qu'il est absolument inutile puisque c'est juste histoire de les appâter.



Le cadre posé, on s'interroge : pourquoi 23 bols pour 22 moutons ? Rowell essaierait-elle d'éviter la compétition ? Si je fais cette hypothèse là – pas tout à fait fausse mais pas tout à fait vraie non plus – il y aurait quelque chose d'un peu étrange pour qui connaît les pratiques scientifiques. La scientifique déciderait elle-même ce qu'elle a envie d'observer : ne voulant pas de compétition, elle s'arrangerait pour ne pas en voir. L'offre alimentaire pourrait donc être considérée comme une sorte de dispositif expérimental dans lequel la chercheuse demanderait à ses moutons de se comporter d'une certaine manière ou en tous cas de ne pas se comporter d'une certaine manière. On pourrait penser qu'elle est en train de créer ce que l'on appelle en science un « artefact » et de biaiser complètement ses données.

Nous passons directement au cas de Rosenthal car c'est là que la notion d'artefact prend toute son ampleur.

III. Dulls au pays des brights

Rosenthal, un psychologue, travaille dans les années 60 dans une université américaine. Comme chaque année, il donne des travaux pratiques à ses étudiants et leur demande d'apprendre à travailler avec des animaux en laboratoire – des rats ou des souris le plus souvent. Cette année-là, Rosenthal dit à ses étudiants qu'ils ont une chance extraordinaire car les rats à disposition ne sont pas les mêmes que d'habitude. Ils viennent de Berkeley et ont un long passé académique... Qu'est-ce à dire ? Fin des années 30, ces rats avaient fait l'objet d'une expérience concernant l'hérédité de l'intelligence. La méthode était simple : on teste des rats dans un labyrinthe et on prend ceux qui ont le mieux réussi ainsi que ceux qui ont le moins réussi et l'on va veiller à ce qu'ils ne se reproduisent qu'entre eux pendant plusieurs générations (les « brights » entre eux et les « dulls » entre eux). On va voir si l'intelligence augmente chez les brights (intelligents) et diminuent chez les dulls (bêtes).

Le psychologue avait découvert que les descendants des brights étaient de plus en plus intelligents (ils se débrouillaient de mieux en mieux dans le labyrinthe) et que les descendants des dulls étaient de plus en plus médiocres dans leur apprentissage. Des courbes statistiques de croissance et de décroissance de performances selon le groupe endogame de brights et selon le groupe endogame de dulls étaient dessinées. Mais après quelques générations, le psychologue était arrivé à un effet de plateau. Rosenthal annonce donc que son université a récupéré les héritiers de ces rats. Il constitue des groupes de deux étudiants qui devront tester un rat et vérifier sa courbe d'apprentissage. On indique aux étudiants s'ils ont affaire à un rat intelligent ou idiot. Les étudiants se mettent au travail. Résultats, les descendants des rats brights étaient brights et les descendants des rats dulls restaient dulls. Sauf que ces rats ne venaient pas du tout de Berkeley, n'avaient pas d'illustres ancêtres et avaient été distribués aléatoirement.

Rosenthal invite ses étudiants à remplir des questionnaires et à répondre à des interviews relatifs au déroulement de l'expérience. Il constate que les étudiants qui étaient persuadés d'avoir un rat intelligent l'ont choyé, l'ont encouragé, lui ont fait un petit coucou entre deux visites et que ceux qui étaient persuadés d'avoir un rat idiot ne se sont pas du tout préoccupés de leur rat (ils pouvaient même être mécontents car avoir ce rat signifiait aussi rester plus longtemps au laboratoire).



L'affectivité dans le laboratoire deviendrait-elle un biais scientifique modifiant les résultats ? Rosenthal voulait montrer qu'un bon expérimentateur qui n'a pas d'attentes va trouver un rat moyen (par rapport à un rat qualifié de « naïf », jamais testé). Son assistante reçoit le travail suivant : tester, sans avoir d'attentes, des rats pour voir les résultats que pourraient obtenir un rat moyen. Ici, il y a un problème. Est-ce que ces rats ont moins répondu aux attentes que ceux qui étaient soumis à des étudiants plein d'optimisme ou à des étudiants relativement indifférents ? Est-ce que Rosenthal peut prétendre que son assistante a réussi à produire un rat décontaminé de toute attente ? Je dirais le contraire : l'assistante attendait un résultat moyen.

Enfin, l'objectivité, dans ce contexte, qu'est-ce ? C'est le fait d'attendre que l'animal ne comprenne pas que vous attendez quelque chose d'eux. Cela devient problématique car ce ne sont pas des attentes annihilées mais des attentes multipliées auxquelles on assiste. Nous sommes face à un animal qui devrait en principe faire semblant d'ignorer que vous avez des attentes que vous-même ignorez (puisque vous prétendez ne pas en avoir). Rosenthal va jusqu'à affirmer que l'on ne peut faire confiance aux êtres humains (ils ont toujours des attentes) et qu'il faut les remplacer par des automates.

Mais on peut relire les choses autrement dans le système des attentes. On pourrait se dire que ce que Rosenthal a proposé à ses étudiants est ce que Daniel Stern appelle le « malentendu ». Ce pédopsychiatre explique comment certains enfants acquièrent des compétences à un moment donné sur base d'un malentendu ou d'un « comme si ». Les parents s'adressent aux bébés « comme s'ils » étaient dotés d'intentions (ce qui n'est pas prouvé) avant qu'ils ne le soient vraiment (« Ah, tu veux ton biberon ? », « Ah, tu vas mettre tes petites chaussettes ? », etc.) et de manière de plus en plus sophistiquée. Stern constate que s'adresser à l'enfant comme s'il était intentionnel, va faire que l'enfant va devenir intentionnel. Il le serait devenu de toutes manières puisque cela fait partie des mécanismes quasi biologiques chez l'être humain mais l'enfant entre dans le processus d'intentionnalité en réponse à ses parents. Les parents ne sont pas délirants : ils commencent à s'adresser à l'enfant comme s'il était intentionnel car il y a des indices que l'enfant y est presque (ce que l'on appelle « zone de développement proximal »). Dans l'apprentissage des premiers mots, on peut penser qu'il y a des malentendus tout le temps (l'enfant fait « ba ba ba ba... ». Le parent : « Tiens, tu as dit "papa" ? Répète-le ». L'enfant fini évidemment, en entendant le mot, par le répéter), malentendus que l'on peut qualifier de prometteurs (mal entendre au début fait que l'on pourra bien entendre par après).

Les étudiants de Rosenthal, dans la posture adoptée par rapport à leur rat, ont développé, d'une certaine manière, des malentendus. En faisant « comme si » le rat était intelligent ou bête, le rat pouvait devenir l'un ou l'autre. Mais est-ce que les attentes signifient seulement que si je pense qu'un rat est intelligent, il va devenir intelligent ? C'est plus compliqué et j'en veux pour preuve une petite anecdote que Rosenthal n'utilise pas (c'est une note de bas de page d'un de ses livres) et qui concerne le fait que les étudiants n'ont jamais suspecté que leur professeur pouvait leur avoir menti. Cette anecdote est la suivante : des étudiants censés avoir un rat idiot obtiennent des résultats situés dans la zone des compétences des rats intelligents. C'est pour cette raison que Rosenthal se dit que les étudiants n'ont pas envisagé qu'il aurait pu leur avoir menti car même avec ces résultats, les étudiants continuaient à penser que leur rat était idiot. Que répondaient les étudiants à ce sujet ? Selon eux, leur rat était extrêmement stupide et cela s'avéra particulièrement net dans les tests de discrimination. Ils auraient pu être découragés de travailler avec un rat aussi stupide



mais, expliqueraient-ils avec humour, « notre » rat avait l'honneur d'être le plus stupide de la section. Et ils pensent que c'est ce qui garda leur esprit en éveil à cause de l'intérêt qu'ils avaient pour leur rat.

Vous voyez que les attentes ne sont pas simplement un effet mécanique mais elles peuvent provoquer, au contraire, des effets inverses. Ici, les étudiants ne se sont pas comportés « comme si » le rat était stupide mais « comme si » on pouvait en attendre quelque chose ou que quelque chose pouvait se passer.

IV. Du pouvoir et de l'autorité

On pourrait envisager que ce qui se passe dans cette expérience n'est qu'un effet de pouvoir. Qu'est-ce que le pouvoir ? Une définition traditionnelle, pas très bonne, mais dont on va se contenter, stipule qu'une relation est une relation de pouvoir lorsque quelqu'un détient des ressources auxquelles les autres voudraient avoir accès. Quelles sont les ressources de Rosenthal ? Les cotes ou les points (relation professeur / étudiants). On pourrait suspecter qu'il y a des tels effets de pouvoir dans l'expérience que les étudiants n'avaient pas d'autre choix que de faire un rat intelligent là où il faut faire un rat intelligent et un rat bête là où faut faire un rat bête car sinon ils auraient eu de mauvaises notes. Or, Rosenthal prétend avoir veillé à ne pas arriver à cet écueil. Il a déclaré aux étudiants que quoi qu'ils trouvent, ils auront leurs points s'ils réalisent l'expérience.

Rosenthal croit se débarrasser du problème mais il ne fait que « balayer la poussière sous la tapisserie ». En effet, le problème de cette expérience n'est pas un problème de pouvoir. Bien sûr, les étudiants veulent de bonnes notes mais si les relations avec le professeur n'étaient que des relations de pouvoir, l'université serait encore plus ennuyeuse que ce qu'elle peut être pour certains !

Je pense que lorsqu'une relation entre un professeur et ses élèves se passe bien, le problème ne se situe pas au niveau du pouvoir mais au niveau de l'autorité. Je vais utiliser la définition de Gregory Bateson : contrairement à une relation de pouvoir, un individu a de l'autorité lorsque ceux qui sont sous son autorité font tout ce qu'il leur est possible pour rendre son discours vrai. Autrement dit, même si le discours est un peu aberrant, les autres vont non seulement le trouver sensé mais vont aussi faire ce qu'il faut pour que le discours soit vrai, quitte à trafiquer un peu la réalité du monde pour que celle-ci corresponde à ce qui est émis. Je pense que les phénomènes de charisme ne sont pas très loin des phénomènes d'autorité.

Intervention 1 : *C'est l'inverse de l'histoire du « Roi est nu ».*

Vinciane Despret : Oui, et tout le monde le voit habillé. Les psychologies cognitives peuvent le montrer aussi. Si vous dites à des personnes de regarder un film et de compter le nombre de passes de ballons des joueurs, elles (50 %) ne verront pas l'individu déguisé en gorille passer devant la caméra à un moment donné. Mais une fois révélé, on leur repasse le film, là, ils voient le gorille.

Intervention 2 : *On peut être charismatique sans avoir de pouvoir.*



Vinciane Despret : Vous pouvez bénéficier du charisme par délégation de votre institution scientifique (le prestige de la science).

On va sortir de la notion d'autorité relative à une expérience avec les animaux pour se tourner vers les humains. Dans les années 60, Martin Orne, en tant que psychologue, fait des recherches sur l'hypnose. A l'époque, il n'y a pas de marqueurs physiologiques pour l'hypnose. On ne peut savoir, entre deux individus, lequel fait semblant, les personnes faisant tellement bien semblant jusqu'au bout. Il est vrai que l'on ne peut pas vraiment savoir soi-même si l'on est hypnotisé et les personnes ne vont pas embêter le scientifique pour dire qu'elles ne sont pas sûres d'être hypnotisées au moment de l'exercice.

Intervention 3 : *Mais les marqueurs sont les mêmes aujourd'hui. Que fait-on ? Un scanner du cerveau ?*

Vinciane Despret : Il y a un marqueur biologique associé à la demande d'exécuter une tâche. On dit à la personne « hypnotisée » qu'elle ne sait plus lire. C'est quelque chose que l'on ne peut simuler (on ne peut s'empêcher de lire). On lui projette sur un écran des mots qui indiquent une couleur et qui sont écrits dans une autre couleur. Quand on demande de quelle couleur est le mot, les gens ont un temps de latence car c'est la lecture du mot qui vient empiéter sur la couleur du mot. Les personnes hypnotisées n'ont plus le temps de latence ce qui prouve qu'elles n'ont pas lu le mot (elles ne sont pas confrontées à l'épreuve de la lecture du mot).

Dans les années 60, ce marqueur n'existe pas. Orne en trouve un autre. Il décide de demander aux personnes de faire des choses vraiment absurdes : celles qui sont vraiment hypnotisées pourraient, selon lui, continuer à les exécuter. A un groupe contrôle non hypnotisé, il donne une tâche un peu absurde (sans le signifier) consistant à faire deux cents additions puis prendre un carton sur lequel est écrit de déchirer leur feuille de calcul en trente-deux morceaux et d'en prendre une nouvelle. Orne pensait qu'au bout de trois fois, les personnes arrêteraient et s'en iraient, irritées. Après cinq heures, c'est l'expérimentateur qui s'est découragé et qui a stoppé l'expérience en concluant que l'on ne peut pas faire de différence entre sujets hypnotisés et non hypnotisés. Orne écrit que s'il avait demandé à sa secrétaire de réaliser cette tâche, elle aurait refusé.

Car le pouvoir n'arrive pas à faire ce que l'autorité arrive à obtenir. C'est l'autorité de la science qui est à l'œuvre. Si vous dites à des amis de faire cinq pompes pour vous, ils vous demanderont pourquoi. Mais si vous leur dites que vous faites une expérience en psychologie et que vous voulez qu'ils fassent cinq pompes, les gens vous répondraient « oui, où ça ? ». On est au cœur de la définition de l'autorité par rapport au discours rendu vrai : aucun sujet ne va contester la validité de la demande de l'expérimentateur. Au contraire, le sujet va s'arranger pour penser qu'elle est non seulement légitime mais vraie, logique et qu'il faut y répondre.



V. *Les dispositifs de transformation*

Intervention 4 : *Je pense à un film où un scientifique demande à des cobayes d'électrocuter des personnes.*

Il s'agit de l'expérience de Milgram. Il demandait à des personnes d'électrocuter d'autres volontaires de l'expérience s'ils répondaient mal aux questions. Milgram prétendait que l'on vérifiait l'effet de la punition sur l'apprentissage. Les personnes allaient jusqu'à des électrocutions capables de provoquer la mort. Milgram pensait mettre en évidence la notion d'obéissance. Mais il y a un problème dans l'expérience de Milgram. Met-il en scène une obéissance abstraite et générale ou au contraire celle d'une personne, en l'occurrence un scientifique, ce qui change tout – en particulier ? Cela fait toute la différence. On a refait l'expérience en Allemagne, des années plus tard, et le seul qui oppose un non d'office, est un ancien hitlérien. Quand on l'a interrogé sur son refus, il a répondu ne pas avoir confiance dans les scientifiques.

Ce qu'a créé Milgram est un artefact. On croit que les sujets répondent à une question sur l'obéissance abstraite et générale mais, en fait, ils répondent à un scientifique. Pile 40 ans après l'expérience de Milgram, un journaliste, Ian Parker, a décidé de retrouver les sujets qui s'y étaient prêtés. Pourquoi les personnes avaient-elles accepté d'électrocuter, s'enquerra-t-il ? Il faut souligner que le pourcentage était de 56 (acceptant d'électrocuter) contre 44 à peu près tandis que dans une des variantes de l'expérience dans laquelle Milgram enfilait un imperméable et recevait dans un appartement loué, plus personne ne voulait électrocuter. Les personnes interrogées par Parker disaient se douter qu'il n'était pas possible que l'électrochoc atteigne des sommets. Pourquoi ? rétorquait le journaliste. « Car on ne tue pas les gens dans les universités ! Ca se saurait ! » objectaient les anciens volontaires. Les sujets expliquaient donc qu'ils avaient deviné ce qu'on essayait de leur cacher.

Je suis d'accord avec Parker pour conclure que ce n'est pas si simple. Les personnes qui électrocutaient à des degrés élevés, regardaient aussitôt Milgram pour voir sa réaction : soit celui-ci riait avec son assistant, soit il était trop serein. Des indices semblaient aller dans le sens d'une expérience factice. Certes, il est facile de dire, rétrospectivement, que l'on a électrocuté des gens mais que l'on savait que c'était « pour du faux » mais il faut avoir conscience que les gens se doutent de quelque chose, qu'ils détectent qu'il peut y avoir du faux dans la situation. A l'inverse, dans une situation extravagante, les gens vont avoir confiance dans les scientifiques car ceux-ci, pensent-ils, « savent ce qu'ils font ».

Intervention 5 : *On ne doit pas aller jusqu'à la mort. Mais si les gens pensaient que le courant passait, il y a tout de même la souffrance des cobayes.*

Vinciane Despret : Les gens assuraient se douter que le courant ne passait pas ou plus à partir d'un certain voltage. Ceci dit, n'oubliez pas que nous sommes dans les années 60 et que les gens acceptaient plus l'idée de faire un peu souffrir pour le prestige de la science (« for the sake of science »). Pensez à ces expériences sur les bébés (les laisser tomber et les rattraper à la dernière minute, leur piquer les joues avec des aiguilles, etc.) ou sur des sujets qui acceptaient volontairement de se faire enfermer plusieurs jours. Aujourd'hui, les



chartes éthiques sont longues et complexes. De plus, on ne peut plus mentir aux volontaires car il faut un consentement éclairé.

Ian Parker déclare que dans toute expérience, il y a un « pacte de double ignorance ». Le sujet sait que ce qu'on lui dit sur l'expérience ne correspond pas tout à fait à la réalité mais ne le dit pas au scientifique car il sait bien que les résultats de ce dernier dépendent de sa croyance. Le scientifique n'a pas tellement envie de savoir que le sujet n'est pas dupe donc il s'arrange pour ne pas savoir que le sujet pourrait ne pas l'être. Lors des interviews suivants les expériences, les sujets déclarent savoir à quel moment de l'expérience il faut être attentif pour ne pas invalider les résultats car ils pensent que c'est important. L'expérimentateur ne sait pas, au final, ce à quoi le sujet a répondu. Mais on peut le lui demander !

Il y a quelques années, avec Isabelle Stengers et à la requête de Bruno Latour qui voulait que l'on fasse une expérience^a pour montrer ce qu'est la psychologie expérimentale, nous avons mis remis au goût du jour une expérience qui avait été menée par Valins dans les années 60. Son dispositif essayait de montrer que les biologistes n'avaient plus rien à dire sur les émotions et que le corps ne guidait pas les émotions (jusque-là, on pensait que le corps était mû par les émotions et que, seulement dans un second temps, on prenait conscience de ses émotions). Valins faisait semblant d'enregistrer le rythme cardiaque des gens, prétendait que la machine répercutait le bruit et faisait visionner des photos de femmes à moitié nues. Il accélérât ou diminuait le rythme du bruit à la projection de certaines photos puis il demandait aux gens de choisir les photos. Ceux-ci choisissaient celles où le bruit du cœur avait été accéléré.

Avec Isabelle Stengers, nous avons refait la même expérience mais avec des photos de presse touchantes (car le rapport à la nudité a, bien entendu, évolué dans notre société et nous voulions aussi que les femmes participent à l'expérience). Les gens choisissaient également les photos où le bruit du rythme du cœur avait été accéléré (par nos soins, bien sûr). Nous avons proposé à ces personnes de revenir une quinzaine de jours plus tard. Au lieu de leur demander si elles nous avaient cru, on leur a demandé ce que, à leur avis, on cherchait à montrer par cette expérience. Tous ont déclaré que cette histoire de bruit du cœur leur avait paru bizarre et elles se demandaient si nous voulions montrer que le bruit du cœur pouvait les influencer. Les personnes savent que les psychologues et les scientifiques « mentent ». Dans les années 60, les principaux cobayes des expériences étaient les étudiants en psychologie. En première année d'études, ils apprenaient que les scientifiques mentaient dans le déroulement d'une expérience de psychologie. Ils se doutaient donc bien, quand ils y étaient eux-mêmes soumis, que l'expérience devait être biaisée. Mais pourquoi n'avaient-ils rien dit ? Car on attendait d'eux qu'ils ne l'évoquent pas ! De plus, ils n'ont jamais cru que les scientifiques croiraient qu'on les croyait.

Intervention 6 : *Quelles sont encore les expériences qui ne sont pas sujettes à des artefacts ?*

Vinciane Despret : Elles sont toutes soumises à des artefacts mais ce n'est pas très grave à condition que l'on sache quel artefact est produit. J'ai proposé une autre définition de

^a « The Valins Experiment » en collaboration avec Isabelle Stengers, in Laboratorium, (1999) Hans Ulrich Obrist et Barbara Vanderlinden ; Dumont, Anvers, Roomade, 224-225.



l'artefact propre à l'expérimentation avec les animaux : un artefact, c'est quand l'animal répond à une autre question que celle vous lui posez. Ce n'est donc pas très grave si vous savez à quelle question l'animal a répondu. Chez Rosenthal, on pense que les animaux répondent à la question de l'apprentissage alors qu'ils répondent à celle de l'affectivité. Mais si vous essayez de savoir si les rats sont plus performants lorsque l'on est gentil avec eux, vous aurez une indication à la fois sur leur performance et sur l'effet de l'affectivité. Vous aurez une réponse aux deux questions et ce n'est plus un artefact. Vous sortez de l'artefact quand vous posez à l'animal la question à laquelle vous pensez qu'il a pu répondre. Il faut essayer de deviner à quelle question il a répondu en prenant en compte la présence active de l'observateur.

Ce qui ressort de l'expérience de Rosenthal, c'est que les dispositifs ne sont pas des révélateurs mais des dispositifs de transformation. Le dispositif pose la question : « comment es-tu après l'expérience ? » On ne peut pas prétendre savoir ce que notre rat était avant l'expérience. Et la variante avec l'assistante de Rosenthal ne tient pas la route car le rat ne sera jamais indifférent à l'indifférence (absence d'attentes) de l'expérimentateur. Encore plus les rats de laboratoire, habitués et socialisés à la présence des humains. On remarque que les animaux d'une même espèce, qu'ils soient sauvages ou domestiqués, ont des comportements différents du point de vue d'une certaine « humanisation » (par exemple, beaucoup plus de vocalisations chez les animaux domestiques, comme s'ils s'adaptaient à notre principal moyen de communication qu'est le langage). Les animaux chassés ou protégés ont l'air d'avoir intégré ce qu'ils savent de nous, de nos comportements (plus grande indifférence en dehors des périodes de chasse ou attitude par laquelle l'animal « nargue » l'humain s'il est classé dans la catégorie des espèces protégées).

VI. La perturbation créée, les modèles plaqués et dissous

Cette thèse bâtie, on revient au cas étudié par Rowell. Essaie-t-elle d'éviter la compétition, comme nous l'avions suggéré ? On constate que lors de grandes crises économiques, les discours sur la compétition reviennent en force et ont un effet sur l'éthologie. Les éthologistes suggèrent eux-mêmes que sous les gouvernements de gauche, les animaux sont généralement très solidaires et plus compétitifs sous les gouvernements de droite ! Historiquement, c'est l'opposition entre Darwin et Kropotkine.

Ce dernier, dans son livre de 1902, *L'Entraide, un facteur de l'évolution*^b, écrit que la théorie de l'évolution de Darwin est bonne mais qu'il a un problème avec ses héritiers : lui-même ne voit pas dans la nature la compétition qu'ils prétendent y observer. Pour Kropotkine, la nature est beaucoup plus solidaire : entraide entre animaux, secours de l'orphelin, migration préférée si rareté des ressources, etc. Les scientifiques, à cette époque, n'étaient pas du tout gênés d'affirmer qu'ils cherchaient dans la nature des modèles du comportement humain. Et si vous êtes anarchiste – comme Kropotkine – vous avez intérêt à avoir une nature égalitaire et solidaire. Il ne cache d'ailleurs pas son jeu et confie que si la solidarité et l'égalité existent dans la nature, elles doivent être possibles pour les êtres humains.

^b éd. de L'Entraide, 1979, Paris



Dans le même ordre d'idées, on n'a pas décrit les comportements homosexuels dans la nature avant l'arrivée des mouvements « Queer », « Act Up » ou, de manière plus individuelle, la revendication, chez des biologistes, de leur homosexualité. Cela ne veut pas dire qu'auparavant, ces comportements sexuels n'étaient pas observés mais plutôt que les chercheurs leur donnaient une signification différente ou qu'ils les omettaient par crainte de passer pour quelqu'un qui a des préoccupations bizarres.

On a donc reproché à Kropotkine de voir dans la nature ce qu'il voulait y voir. Est-ce aussi le cas de Rowell ? Remarquez que, déjà, Marx reprochait la même chose à Darwin dans une lettre adressée à Engels en 1862. Il écrit : « Il est remarquable de voir comment Darwin reconnaît chez les animaux et les plantes sa propre société anglaise, avec sa division du travail, sa concurrence, ses ouvertures de nouveaux marchés, ses "inventions" et sa malthusienne "lutte pour la vie". »

On pourrait réfléchir sur le fait de savoir si les scientifiques ne sont pas extrêmement influencés, dans leurs travaux, par les problèmes politiques ou par le contexte socio-économique dans lequel ils ont appris à penser. On a pu montrer que les babouins qui ont été étudiés entre les années 30 et 60 illustraient la société la plus rigidement hiérarchisée que l'on puisse imaginer avec des animaux qui sont sous le joug violent et brutal d'un mâle autoritaire, jaloux et dont les comportements sont très peu diversifiés (il ne pense qu'à se battre).

A partir des années 60, les descriptions ont évolué et d'aucuns n'hésitent pas à dire que les babouins sont des sociologues à fourrure. Avec Goodall, la société des chimpanzés est analysée comme un Eden tandis que dans les années 70, ces animaux sont qualifiés de dangereux meurtriers et de cannibales. Aujourd'hui, avec de Waal, on considère qu'ils sont des politiciens machiavéliques essayant de concilier des intérêts divergents.

Intervention 7 : Cela veut dire qu'il n'y a plus de fondement scientifique ?

Vinciane Despret : Il n'y a en effet plus de possibilités de comparaison et de modèles. Les primatologues rapportent eux-mêmes dans leurs écrits que la manière de poser des questions et les questions elles-mêmes sont importées de notre propre culture. Ce que nous savons des singes est informé par ce que nous pensons être une organisation sociale. Les comparaisons sont, dès lors, problématiques. Les singes qui deviennent de dangereux criminels ? Quelles hypothèses peut-on faire ? Dans les années 70, après le mouvement baba cool, on commence à devenir plus lucide ? Deuxième hypothèse, les chercheurs sont de plus en plus meilleurs (évolution : les chercheurs ne voient pas tout, ne vont pas partout, décrivent les faits exceptionnels visibles, les singes sont effrayés par l'homme, etc.). Je suis allée voir un chercheur s'occupant d'oiseaux qui m'a assuré qu'il fallait 20.000 heures d'observation avant de voir une vraie agression. On a constaté qu'il y avait une explosion démographique chez les primates avec les chercheurs qui pratiquaient l'habituation et que ceux-ci ne parlaient pas du comportement de prédation. Pourquoi ces deux faits ? Parce que la présence de l'homme éloigne les prédateurs ! A présent, les chercheurs sont très conscients qu'être là, sur le terrain, modifie le comportement des animaux. Mais ils disent également que faire semblant de ne pas être là modifie encore plus le comportement : soit les primates sentent que le chercheur n'est pas un être social et donc ont peur de lui, soit ils estiment qu'il va faire un mauvais coup car il est caché.



Intervention 8 : *Donc le principe d'Heisenberg en physique s'applique aussi ici ?*

Vinciane Despret : Il s'applique même deux fois plus car nous avons affaire à des êtres vivants qui essaient de comprendre ce que vous leur voulez. Les anthropologues (et les éthologues vont y arriver) estiment qu'ils étudient la perturbation qu'ils effectuent sur le terrain et le fait même d'être perturbés. Je trouve cela intéressant car on balaie l'idéal d'objectivité, objectivité fournie par la physique.

Pour en revenir aux supputations faisant suite à l'observation des singes en tant que criminels, il y a aussi l'hypothèse selon laquelle les singes sont *devenus* de dangereux meurtriers car ils ont été influencés par la présence du chercheur sur le terrain.

De fait, quelqu'un comme Jane Goodal a fortement modifié le comportement des chimpanzés sur le terrain. Elle ne pouvait les observer car ils ne voulaient pas être observés. Les interactions étaient très rares et les chimpanzés l'attaquaient car ils étaient surpris par son approche. Un jour, alors qu'elle était sous sa tente, les chimpanzés sont venus chiper ses bananes. Elle s'est dit que puisqu'ils ne la laissent pas venir à eux, elle allait les faire venir à elle. Elle a créé un site de nourrissage où elle déposait des bananes. Mais les babouins sont arrivés et elle n'avait pas assez d'argent pour nourrir les groupes. Elle a donc mis au point un système de boîtes qui s'ouvraient à distance. Elle les ouvrait uniquement quand les chimpanzés étaient là. Mais les chimpanzés ont commencé à ne plus s'adonner à leurs activités habituelles car ils attendaient que les boîtes s'ouvrent.

D'ordinaire, les chimpanzés cherchent de la nourriture toute la journée mais c'est aussi une occasion importante pour former des groupes selon un système de fusion / fission (quand la nourriture est très dispersée, on part par petits groupes et quand elle est rassemblée, on part par grands groupes). On pensait que ce mode de comportement n'avait qu'une fonction alimentaire. Or, hormis cette importante fonction sociale, une flexibilité incroyable des relations se forme car tous les jours les chimpanzés peuvent changer de groupes. C'est le lubrifiant social qui leur est propre : les animaux ne sont jamais dans des états de « surconsommation sociale » car ils peuvent changer de groupes créant de la sorte des liens entre les différents individus. En outre, le fait d'aller très loin dans la forêt pour chercher de la nourriture leur permettait de rencontrer d'autres groupes avec lesquels ils entretenaient des relations d'amitié. Jane Goodal raconte d'ailleurs la manière dont se déroulaient ces sortes de carnaval joyeux lors de retrouvailles entre deux groupes de territoire limitrophes.

Avec les boîtes mis en place par Goodal, la fonction sociale et la rencontre d'autres groupes n'ont plus été pratiquées. Les chimpanzés sont devenus de plus en plus nerveux, agressifs, en compétition. Des guerres entre les clans se sont déclarées et certains chimpanzés allaient guetter à la frontière pour attendre le passage d'une femelle, la tuer et dévorer son petit. Peut-être que si les chimpanzés s'étaient comportés de cette façon dans les années 60, on ne se serait pas intéressé à eux ou l'on aurait posé d'autres questions. Que dans les années 70, ces phénomènes apparaissent, ce fut un traumatisme pour les chercheurs mais acceptables au regard de la naissance de la sociobiologie présentant les animaux comme des êtres en constante compétition essayant de gérer des conflits d'intérêts. Il faut donc prendre en compte le paysage culturel, politique et scientifique et les animaux eux-mêmes transformés par la présence des chercheurs dans les résultats.



On pourrait résumer ce que je viens de vous transmettre par une boutade de Russell qui, dans les années trente s'étonnait de ce que les animaux, « apparemment, se conduisent toujours de manière à prouver la justesse de la philosophie de l'homme qui les observe. » En témoignage, dit-il, le fait qu'au XVIII^e siècle, « les animaux étaient féroces, mais sous l'influence de Rousseau, ils commencèrent à illustrer le culte du Noble Sauvage (...) ». Pendant tout le règne de la Reine Victoria, les singes furent de vertueux monogames, mais durant les années 20, leurs mœurs se détériorèrent d'une manière désastreuse (...). Quant aux théories de l'apprentissage qui se fondent sur l'observation des animaux, continue Russell, on ne peut manquer de s'étonner que « les animaux observés par les Américains foncent avec frénésie jusqu'à ce qu'ils tombent par hasard sur la solution. Les animaux observés par les Allemands restent tranquillement assis à se gratter la tête jusqu'à ce qu'ils aient élaboré une solution dans leur for intérieur^c. » Les animaux ne seraient-ils que des ventriloques des problèmes humains ?

Intervention 9 : *Dans un de ses aphorismes, Lacan disait que la communication est ce qui se passe entre quelqu'un qui ne sait pas ce qu'il dit et quelqu'un qui ne sait pas ce qu'il entend.*

VII. Contexte d'émergence des théories de Rowell

Dès les années 60, Thelma Rowell, dans ses études sur les primates, avait un problème avec la notion de compétition. Le premier article de Thelma Rowell va provoquer un scandale dans la communauté scientifique des primatologues.

Quel est le contexte ? Les primatologues pensaient que les babouins étaient rivés sur un comportement violent autour de la nourriture et des femelles. On jugeait que la hiérarchie était organisée pour apaiser les conflits. En ce sens, autour d'une multitude de conflits, une hiérarchie se dessine et les conflits s'apaisent car, généralement, le mâle dominant reçoit d'office une priorité d'accès aux ressources et que les dominés vont essayer d'éviter de se trouver sur le chemin du dominant. En effet, le trait spécifique d'une organisation hiérarchique édicte que les subordonnés sont toujours dans l'évitement. Le groupe est organisé autour de quelques despotes qui s'arrogent tous les privilèges, tyrannisant les autres mâles et femelles. Ces dernières sont passives, soumises, elles s'occupent des enfants et se tiennent à la disposition des mâles.

Rowell débarque donc avec ses analyses dans ce paysage et dans cette description de babouins. Elle écrit tout simplement qu'elle n'observa pas ces comportements : les bagarres sont rares, le vol de nourriture entre congénères n'a jamais été observé et les babouins ne sont pas hiérarchisés. A cette époque, les travaux de Solly Zuckerman faisaient autorité. On pensait que même le mâle le plus bas dans la hiérarchie était supérieur à une femelle. Rowell affirma qu'il n'y avait pas de hiérarchie entre les mâles et les femelles. D'ailleurs, celles-ci ont un rôle social très important et sont constamment sous l'attention du groupe (non pas simplement à disposition ou des ressources pour l'action des mâles).

^c in *Histoire de mes idées philosophiques*, trad. Auclair, éd. Gallimard, Paris, 1961, pp.160-161.



On prétendait que les mâles dominants assuraient le leadership, qu'ils poliçaient (veiller à l'ordre et résoudre les conflits) et protégeaient la troupe contre les prédateurs. On narrait donc des actions proprement héroïques de la part de ces mâles. Rowell voit plutôt que ce sont les femelles qui décident des actions journalières de la troupe et que lors de l'attaque d'un prédateur, chaque individu essaie de lui échapper à sa propre vitesse (les mâles plus vite car ils ont de plus grandes jambes et ne doivent pas porter les petits).

Il faut dire que Zuckerman avait lu les travaux de Freud et était persuadé que les premiers hommes se battaient tout le temps pour les femelles et essayaient de tuer le père pour s'emparer de ses filles (Freud reprend d'ailleurs ce que Darwin avait déjà prétendu). L'image du babouin correspondait finalement très bien à ce qu'on imaginait des premiers hommes. Mais il fallait trouver une solution à ces divergences dans les observations. En 1963, Zuckerman répond que « le tempérament et le sexe de l'observateur pourraient constituer des filtres importants dans le fait de déterminer le nombre de comportements agonistiques (agressifs et peureux) des animaux. » En d'autres termes, les hommes et les femmes ne voient pas la même chose. Ceci sera repris et repris dans la littérature scientifique jusqu'à nos jours avec Cyrulnik qui conçoit que l'utilisation du mot hiérarchie chez un homme et chez une femme n'a pas les mêmes connotations : pour une femme cela suggère alliances et affinités tandis que pour un homme, il est question de conflits et de combats.

Rowell ne reçut pas cette hypothèse. Elle avança que, peut-être, le concept de dominance ne devrait-il s'avérer lui-même n'être en définitive « que le résultat d'une forme inconsciente d'anthropomorphisme : est-ce que notre propre espèce serait plus que les autres liée par des relations hiérarchiques, du moins entre les mâles qui ont le plus écrit sur le sujet ? ».

Laissons de côté ces arguments et voyons du côté des écrits des chercheurs. Ils affirment que la hiérarchie constitue un modèle extrêmement facile à étudier et que, naturellement, il apparaissait que ce soit le système d'organisation des primates. Tout d'abord, la hiérarchie était vue comme bénéfique puisqu'elle se constituait en lieu et place des conflits. Ensuite, elle favorisait la reproduction des mâles dominants en défaveur des mâles dominés (argument du type darwinien où schème d'amélioration de l'espèce^d). Le concept de hiérarchie était tellement bien ancré chez les chercheurs que la première chose qu'ils devaient faire en arrivant sur le terrain c'était de déterminer comment elle était établie. Et s'ils ne la voyaient pas après plusieurs semaines d'observation, ils affirmaient qu'elle était latente, si bien établie qu'on ne la percevait plus.

Le concept avait pris son origine dans les travaux de l'éthologiste Norvégien Thorleif Schjelderup Ebbe, fin des années vingt. Il observa chez la poule domestique l'installation d'une hiérarchie pyramidale de ce qui prendra le nom de « pecking order » en raison de la forme des interactions : « qui donne des coups de bec à qui et qui reçoit des coups de bec de qui » permet de décrire une hiérarchie linéaire, relativement simple et stable une fois qu'elle est installée, au sein de laquelle chaque animal prend sa place en fonction des coups donnés et reçus. La poule alpha est celle qui pique tout le monde et qui ne reçoit de coups de bec de personne, les poules bêta sont celles qui reçoivent des coups de bec de la poule alpha et qui peuvent piquer toutes les autres poules tandis que la poule lambda c'est celle

^d Voir à ce sujet *Pourquoi j'ai mangé mon père* de Roy Lewis, éd. Pocket, Paris, 2000. Ce livre nous montre comment on reconstruit le passé à la lumière du présent et il me semble que pour les babouins, c'est aussi ce qui arrivait.



qui...n'a plus de plumes ! Ce modèle d'organisation fut accueilli avec enthousiasme au tout début des années trente par les éthologues et les primatologues, qui le redéfinirent en termes de priorité d'accès à ce qui fait l'objet d'une compétition. A partir des années trente, la hiérarchie va s'imposer dans pratiquement toutes les recherches. Pour résumer, les sociétés des babouins sont décrites comme organisées autour des mâles et plus précisément, autour des mâles dominants ; ils sont marqués par une intense compétition pour l'accès aux femelles et aux ressources alimentaires ; les sociétés sont rigidelement hiérarchisées, très organisées ; les mâles sont les défenseurs de la troupe et la policent ; les femelles se tiennent à la disposition des mâles et essaient de s'associer avec un mâle dominant pour espérer avoir elles-mêmes une place élevée dans la hiérarchie.

Zuckerman fera ces observations dans le zoo de Londres et ne se demandera pas du tout comment les babouins s'organisent en fonction de la captivité. Cent babouins hamadryas furent importés. Mais ce sont des babouins exceptionnels car, contrairement à la majorité de leurs congénères, ceux-ci forment des harems. Les chercheurs voulaient former une colonie de mâles mais six femelles, sans qu'ils ne s'en aperçoivent, s'étaient glissées dans le lot. Des violences surgirent. Les chercheurs lâchèrent vingt-cinq femelles dans la troupe mais ce fut encore pis (difficulté de former un harem avec un nombre aussi réduit de femelles). Sur cent babouins, une cinquantaine survécurent à ces conditions. Zuckerman ne s'était donc pas posé la question des conditions d'apparition de ces phénomènes et il imposa la hiérarchie comme modèle de stabilisation des conflits (lesquels sont perpétuels) et décréta qu'elle devait être la réponse obligatoire à cette conflictualité.

Intervention 10 : *Il est curieux de mener des recherches dans un lieu aussi peu naturel qu'un zoo !*

Vinciane Despret : On ne le savait pas à l'époque. On connaissait tellement peu de choses sur les babouins et l'on considérait qu'ils étaient très peu sophistiqués (imaginez que vous observiez des fourmis. Vous ne vous souciez pas de les voir évoluer dans une fausse fourmilière). De plus, il était tellement attendu, prévu que les babouins se comporteraient de cette manière puisqu'on cherchait l'origine du premier homme et que l'on était persuadé que les premiers hommes se battaient tout le temps entre eux. On se référait aux écrits de Darwin lequel avait été influencé par le traumatisme qu'il avait subi en rencontrant des « sauvages ». Darwin, en tant qu'impérialiste anglais, a été horrifié par la différence entre sa culture et celle des « sauvages ». Ainsi, l'image du premier homme était tributaire des observations des « primitifs ». Bref, on pense que les babouins vont être organisés de la sorte et violents car on pense que les premiers hommes se comportaient ainsi, pensée elle-même basée sur les écrits des premiers chercheurs au contact avec les « sauvages ». Sur le terrain (hors zoo), on verra la même chose mais en moins spectaculaire et violent.

Intervention 11 : *Que dit-on de la hiérarchie chez les babouins aujourd'hui ?*

Vinciane Despret : Il y a deux thèses. Une qui énonce qu'il n'y a en a pas et que nous avons affaire à des artefacts de terrain et l'autre qui signale qu'il y a de la hiérarchie mais que c'est un concept tellement complexe que l'on n'arrive plus à le définir.

Intervention 12 : *Selon le National Geographic, les petits mâles des femelles qui se sont associées avec des mâles dominants sont appelés à être dominants dans le futur.*



Vinciane Despret : Je n'y crois pas. Les mâles migrent au moment de l'adolescence vers un autre groupe. Comment peuvent-ils être dominants dans une troupe où personne ne les connaît ? Je crains que le *National Geographic* n'ait été un peu vite dans ses conclusions. Il est des chercheurs qui pensent qu'il y a une « formation » à la dominance mais cette position est constamment démontée par les faits. De plus, les contre hypothèses permettent de comprendre comment une hiérarchie peut se constituer ce que n'autorise pas l'hypothèse d'une transmission. Les mâles ne restent pas avec les femelles, les petits ne savent qui sont leur père. Et puisque les mâles ne restent pas auprès des femelles, l'idée qu'une femelle puisse devenir dominante si elle s'associe avec un mâle dominant ne tient pas (les mâles partent au bout de trois semaines ou de quelques mois). Les mâles ne sont pas chassés par un autre mâle dominant mais s'en vont.

Les thèses de Rowell ne pouvaient être simplement rejetées (elle était déjà connue et honorée dans ses recherches). On proclama qu'il était normal que les babouins d'Ishasha se conduisent comme Rowell le voyait car ils habitaient à la limite d'une forêt alors que les babouins vivent dans la savane. La mythologie des premiers hommes revînt de plus belle avec cette conjecture. En effet, les chercheurs pensaient que les babouins étaient descendus des arbres et que la descente avait un « prix à payer ». Pourquoi mythologie ? Car la descente de l'arbre est évoquée comme la chute du paradis : les babouins sont confrontés à la rareté des ressources, n'ont plus de site de nidification et n'ont plus la possibilité de se cacher des prédateurs. C'est à une épopée du progrès que l'on assiste dans les travaux des chercheurs : la descente de l'arbre va demander aux babouins de s'organiser autrement. Puisqu'il y a rareté des ressources, moins de possibilité de se cacher et de trouver un site de nidification, ils seront forcés d'être en conflit permanent et la hiérarchie va devenir obligatoire. Les babouins d'Ishasha sont restés en partie dans les arbres : pas de problème de nidification, de ressources (forêt abondante en fruits) et possibilité de se cacher. En réponse aux observations de Rowell, les chercheurs acceptaient que les babouins ne soient pas conflictuels et hiérarchisés mais c'est parce que comme ils vivent au paradis, ce n'est quand même pas très difficile d'être des anges...

Rowell va accepter cette proposition d'explication mais elle avait intérêt à le faire car elle n'avait aucune preuve pour montrer que ce que ces chercheurs voyaient n'était pas juste. C'est un an ou deux après cet épisode que les preuves seront apportées. Elle écrira qu'elle est d'accord avec le fait que c'est l'environnement qui modifie le comportement des babouins à condition d'entendre par environnement la présence active des observateurs.

Comment cet artéfact a pu se construire ? Rowell va faire une statistique de toutes les troupes qui sont très hiérarchisées et conflictuelles de celles qui ne le sont pas. Elle trouvera une catégorie de babouins très hiérarchisés et en conflit : tous les babouins en captivité. Puis elle constatera qu'il y a de la hiérarchie et de la compétition là où il n'y a pas d'habituation sur le terrain (l'habituation c'est la procédure par laquelle les chercheurs restent longtemps pour s'approcher progressivement de la troupe afin qu'elle s'habitue à leur présence). Rowell sait qu'en captivité, on rassemble les primates, deux par deux, autour d'une grappe de raisins et celui qui réussit à l'attraper est qualifié de « dominant ». On obtient des rangs de dominants une fois la troupe rassemblée. Or, imaginez, invite Rowell, que dans ces deux babouins réunis autour d'une grappe de raisins, il y en a un qui est peut-être plus affamé qu'un autre ou plus amateur de raisins, plus à l'aise dans la situation de captivité, plus chanceux, etc. Il attrape la grappe de raisins. Le chercheur note ce fait et le babouin qui ne l'a pas attrapée l'enregistre aussi. Le lendemain, il y a des chances pour que



le singe qui a eu la grappe, l'attrape encore. En quelques tests, ce babouin a *installé* sa dominance. Rowell écrira que l'expérimentateur a noté que cette situation a *démontré* la relation de dominance alors qu'en fait elle l'a *causée*.

Dans ces épreuves dans lesquelles des groupes sont mis en présence, elle remarquera que les relations de dominances sont surtout liées au contexte d'interaction. Une dominance peut très bien basculer si les animaux qui sont dominés organisent une coalition. Rowell conclut qu'à partir du moment où les relations de dominance varient selon les contextes d'interaction (A sera dominant dans un contexte d'interaction mais pas dans un autre, dépendant en cela de l'objet qui est présenté) et que la dominance n'est pas pyramidale et transitive : A domine B lequel domine C mais A ne domine pas C. C domine A dans d'autres contextes d'interaction. Peut-on encore dire que A est « dominant » ? Le dominant n'existe pas mais il existe certaines choses qui font penser qu'il y a des dominants. On a soit des artefacts de captivité soit des choses qui sont tellement compliquées mais que l'on ne perçoit pas car on met les animaux dans des situations de compétition autour des ressources alimentaires. Quoique. Certains ont imaginé des dispositifs pour mettre les animaux en compétition autour de l'espace (on électrifie une partie de la cage et pas l'autre de façon à ce que celle-ci ne soit accessible qu'à un individu à la fois. On observe comment ils se battent pour avoir accès à la partie non électrifiée).

Rowell s'était basée sur les travaux de Michael Chance et de sa notion de « structure d'attention » : qui regarde qui et qui est regardé par qui. De ceci, on fait un graphe. Grâce à l'unique observation de ces coups d'œil, on a un excellent pronostic des relations. Chance constate, en matière de hiérarchie que les dominants ne regardent pas les autres. Le dominant est au centre de la structure d'attention et lui ne regarde personne ou très peu. Les dominants sont complètement indifférents à la présence des autres : c'est pour cela que Rowell dit que le dominant n'existe pas car ce sont les dominés, par leur état d'hyper vigilance et leurs coups d'œil qui font la dominance et pas les dominants. Jusque-là, les recherches portaient du principe que le dominant possédait, structurellement, des compétences (qualités positives) de dominant. Rowell parle plutôt, à propos du dominant, d'absence de qualités négatives. Est dominant celui qui n'est pas dominé. Ce n'est pas une relation positive d'affirmation de soi sauf dans les situations où les animaux sont mis dans des conditions tellement rudes que, de fait, le « dominant » devient un caractère rigide (ce qui n'est pas le cas dans des situations où la compétition n'est pas trop intense).

Les dominés ont souvent des attitudes de « soumission provocante » : c'est comme un enfant qui s'apprête à faire un mauvais coup et qui prend un air de fourbe (regard en coin, marche particulière voire cris). On ne peut pas ne pas le voir. Les bonobos qui ont peur des « dominants » et qui essaient de faire quelque chose sans être vus ont des attitudes de « soumission provocante » Parfois, par ces comportements, ils déclenchent l'agressivité du « dominant ».

Suite à des mesures d'hormones et d'autres facteurs biologiques, on a relevé que les dominés avaient les taux d'hormones de stress les plus élevés et qu'ils mourraient de maladies liées à ce stress (d'un ulcère, par exemple). On a toujours considéré qu'il s'agissait d'effets de la situation de dominé. Chance et Rowell vont proposer l'hypothèse inverse : les dominés sont les individus les plus stressés et c'est pour cela qu'ils sont dominés (les deux chercheurs n'ignorent évidemment pas qu'il puisse y avoir des réactions en boucle). Les



dominés seraient en fait des individus qui gèrent très mal leur stress. Ils sont tout le temps dans un état d'alerte et d'hyper vigilance qui renforcent encore les relations de dominance.

Intervention 13 : *Quand un mâle approche un groupe, il sera immédiatement poursuivi par le mâle dominant.*

Vinciane Despret : Mais qui vous dit qu'il s'agit du mâle dominant ?

Intervention 14 : *C'est la conclusion que j'adopte.*

Vinciane Despret : Si l'on disait qu'il s'agit de l'individu chargé de faire le tampon entre la troupe et les autres ?

Intervention 15 : *Mais cet animal doit être en bonne forme !*

Vinciane Despret : Mais pourquoi un dominant devrait-il être en forme ? Est-ce que Mitterrand était en si bonne forme ? On ne peut bien sûr pas faire d'analogie avec les hommes mais si je la fais c'est parce qu'on l'a déjà faite dans l'autre sens.

Intervention 16 : *Donc celui qui attaque l'intrus ne serait pas forcément le dominant ?*

Vinciane Despret : Non, pas forcément. Dans le cas que vous citez, mieux vaut dire qu'il est question du mâle le plus courageux ou le plus fort. Le babouin qualifié de « tampon » est celui qui se place toujours entre l'observateur et la troupe et qui le surveille. Est-ce pour autant le dominant ? Chez les oiseaux, il semblerait que ce soit le cas et que quand on s'approche de la troupe, un oiseau va jouer le rôle de sentinelle. Je ne veux pas nécessairement dire qu'il y a ou pas de « dominant » mais que les choses sont beaucoup plus compliquées que ce que l'on pourrait croire et que les mots utilisés ne conviennent pas forcément.

Les conditions qui font qu'un babouin a une mauvaise gestion de son stress sont des conditions liées à son enfance (perdu tôt sa mère) et à son entrée en captivité (quand il était petit et pas dans les meilleures conditions).

Pourquoi l'habituation change-t-elle tout ? Qui pratiquait le plus l'habituation ? Les femmes. En quoi l'habituation diminue les conflits et la hiérarchie, est-ce chez l'observateur ou chez les babouins ? Ce que répondent les primatologues aujourd'hui c'est que l'habituation n'induit pas ou ne crée pas les conditions que la non habituation induit. Le fait d'être près des animaux, s'ils sont habitués, peut parfois les stresser moins que de les observer de loin. Quand on ne pratique pas l'habituation, on ne reste pas longtemps sur le terrain et donc on n'a pas l'occasion de reconnaître les individus (notez que les observateurs n'avaient pas vu que les babouins migraient. C'est une découverte de femmes ; il faut rester cinq années sur le terrain pour s'en rendre compte).

Pour faire des films et s'approcher des animaux, on lançait des cacahuètes en direction d'un mâle prétendu dominant. En quelques heures, on créait une hiérarchie au sein de la troupe. Une autre méthode consistait à capturer des babouins, à les mettre en compétition autour de ressources alimentaires puis à les relâcher. On établissait aussi, par ce biais, une hiérarchie laquelle était, dès lors, bien installée.



Dans l'habitude, on n'a pas besoin de nourrir les animaux et comme on est tout près d'eux, on ne reste pas fixé sur ce qui est le plus spectaculaire (bagarres).

Pourquoi les femmes restaient-elles plus longtemps sur le terrain ? A l'époque, on les disait plus patientes, plus en phase avec la nature, etc. Les choses étaient plus simples : à publications égales, une femme, par rapport à un homme, n'avait aucune chance d'obtenir un poste académique. Dès lors, elle demeurait sur le terrain pour accumuler les données.

Que devient la notion de dominance après ces travaux ? La dominance est purement relation, elle n'appartient pas à un individu en soi. Ce sont les relations et plus précisément des contextes de relations qui la fabriquent.

Une autre notion va préoccuper nos chercheurs : la figure du leader charismatique. On a constaté qu'il y a, au sein des troupes de chimpanzés, un « dominant » (notion qui continue à apparaître chez les chercheurs mais de manière plus complexe) d'un type particulier est un individu beaucoup moins nerveux. Ce sont des leaders charismatiques qui ont un rôle très distinct des autres « dominants » et sont l'objet du respect du reste de la troupe. En général, c'est à eux que l'on fait appel en cas de conflits pour prendre les décisions. Le « dominant » serait presque un roi de pacotille. Tous les chercheurs affirment que les primates sont des spécialistes de la manipulation et de la triangulation de la relation. Ils parviennent même à manipuler les humains (un observateur s'est rendu compte que certains jours, les singes le faisaient marcher au devant de la troupe...les jours où ils rencontraient un prédateur) ! Ces leaders charismatiques sont donc souvent des singes paisibles, équilibrés d'un point de vue émotionnel. Les chercheurs avouent eux-mêmes être touchés par le charisme de ces singes.

On rencontre un phénomène très similaire chez les vaches, avec le rôle de meneuse. Elle remplit plusieurs rôles. Elle prend en charge de conduire le groupe et décide des déplacements. Les éleveurs disent d'elle qu'elle assure le calme et qu'elle peut tempérer l'inquiétude de ses congénères quand il y a lieu. La meneuse a généralement la confiance du groupe ; elle émerge du troupeau de manière consensuelle, notamment à cause de ses qualités particulières. Elle a de l'expérience, c'est souvent une vache plus âgée. Souvent gourmande, toujours curieuse et avide d'explorer, c'est une vache « prête à faire des expériences », une vache « qui prend des risques ». C'est surtout une vache qui est indépendante et qui a du tempérament. Elle est capable d'entraîner le troupeau à sa suite ; le plus souvent, si la meneuse ne bouge pas, le groupe refusera de se déplacer. A la différence des leaders chez les chimpanzés, la meneuse s'inscrit dans un agencement qui mêle des animaux et des humains. Elle joue en quelque sorte le rôle d'une courroie de transmission de la confiance ; elle a confiance en son éleveur et reçoit celle de son groupe. Elle peut, de ce fait, donner confiance aux autres. Elle s'inscrit au centre d'un réseau de « rendre fiable » dont elle assume le partage. Ainsi c'est elle qui éduque les plus jeunes en leur apprenant l'attitude pertinente à l'égard de l'éleveur.



VIII. Nuancer et complexifier la dominance et les rôles sociaux

J'essaie de vous montrer que beaucoup de modes de « dominance » plus nuancés apparaissent. Dans les années 80, on avance que la « dominance » chez les corbeaux est fondée sur la bravoure et non sur la force. On ne sait d'ailleurs pas si l'on peut parler de « dominance ». Le corbeau qui a le droit de se servir le premier autour d'un cadavre est le corbeau qui ose s'approcher. Ce n'est donc pas un accès privilégié aux ressources. Rowell, quant à elle, va utiliser le terme de « déférence » plutôt que celui de « dominance ». Les dominants « caractériels » (qui s'en sortent en faisant peur à tout le monde) auraient du « pouvoir » alors que les leaders charismatiques (ceux qui prennent les décisions) auraient de « l'autorité ». Chez les moutons, un d'eux se lève, pointe du museau une direction et les autres suivent. Rowell commente en disant que cette attitude n'est pas coercitive (car parfois le troupeau ne bouge pas) mais c'est une proposition de direction (ou d'action).

Je crois que ce qu'a proposé la primatologue la plus connue à propos de ces questions, et qui a contesté le plus violemment la « dominance », Shirley Strum, devrait nous permettre d'étayer cette intuition. On devra quand même, en passant, s'étonner de ce qui est arrivé à Shirley Strum, quand elle a voulu contester la « dominance », à la fin des années septante : la réception, par ses collègues plus âgés, fut extrêmement violente. Elle écrit que la « dominance » est un artefact de terrain, le résultat des projections de nos sociétés et de nos questions sur ce que nous imaginons pouvoir apprendre des premiers humains en observant les babouins. On veut légitimer et démontrer que la répartition des rôles (notamment entre hommes et femmes) est naturelle dans nos sociétés.

C'est à partir des bizarreries observées que Strum construit sa théorie. Les mâles les plus agressifs et classés le plus haut dans la hiérarchie (si l'on prend le critère de l'issue des conflits) sont moins souvent choisis comme compagnon et ont bien moins accès aux femelles. A quoi sert donc la hiérarchie si les femelles ne veulent pas de ces mâles ? Contre toute attente, lorsqu'un mâle a l'avantage dans un conflit, c'est le vaincu qui est le mieux traité. Il jouit des attentions des femelles réceptives, on lui cède des aliments appréciés, on le toilette souvent. Lorsque deux mâles entre en conflit autour d'une ressource, très souvent le gagnant s'en va sans prendre son dû. Visiblement, ce n'est pas le bien l'enjeu du conflit (il n'en serait que le prétexte). Strum va découvrir que les dominants dans les troupes sont les nouveaux et jeunes arrivants. On avait toujours associé « jeune » à « fort, en pleine forme » et pas à « expérience ». Tant que l'on est persuadé que la dominance est presque une caractéristique qui appartient à l'être, on ne peut opérer ce glissement de sens.

Intervention 17 : *Cela remet en question le « selfish gene » (Richard Dawking) puisque celui qui est le plus favorisé n'est pas nécessairement celui qui a les meilleurs gènes.*

Vinciane Despret : Demandez-vous de que signifie « avoir les meilleurs gènes » ? Ce n'est pas nécessairement le plus fort.

Intervention 18 : *Mais c'est le plus fort du point de vue de la survie.*

Vinciane Despret : Non, pas chez les babouins. Il est plus important d'être malin et bon dans les relations sociales.



Intervention 19 : *Mais si vous êtes malin mais très rachitique...*

Vinciane Despret : Je ne crois pas tellement à cette histoire de « selfish gene » dont le succès n'est pas un argument en faveur de la qualité de la démonstration. Pourquoi est-on attiré par ce genre de propos ? Car cela nous permet de simplifier nos modèles et nos comportements en imaginant qu'il est possible de les comprendre parfaitement.

Pour en revenir à l'analyse de Strum, les « dominants » sont donc les « adolescents », agressifs et nouveaux arrivants. En fait, conclut Strum, ce sont les *ignorants*. Ils n'aboutissent pas à grand-chose sinon à effrayer et à énerver les autres. Certes, ils effrayent mais cela ne porte pas car les femelles préfèrent les vaincus ou les autres membres de la troupe. Un nouvel arrivant qui a de l'expérience sait qu'il doit se nouer d'amitié avec une femelle qui a un bon réseau (d'expérience, il saura la repérer). Il reste à l'écart de la troupe et l'observe pendant quelques jours. S'il se noue d'amitié avec cette femelle, il sera introduit dans la troupe par son entremise. Les jeunes inexpérimentés ne savent pas faire cela : ils entrent dans la troupe en criant et en voulant montrer « faites de la place, c'est moi qui suis là ! ». Ces mâles mal dégrossis n'ont qu'une idée en tête : être reconnus. Mais les autres les ignorent. Donc la seule manière pour eux d'être reconnus, c'est de faire de la provocation (exemple : prendre le petit d'une femelle pour faire enrager tout le monde et angoisser la mère). Ce que l'on appelle hiérarchie est simplement une étape de la vie dans laquelle les individus sont en pleine forme physique mais n'ont pas d'expérience sociale et sont obligés d'utiliser la force physique pour contraindre les autres à les prendre en considération. Toutefois, cela n'offre pas beaucoup d'avantages. On voit que plus longtemps ces mâles restent dans la troupe et plus ils abandonnent leur comportement agressif.

Les travaux de Strum vont être très mal accueillis et on va l'accuser – insulte scientifique suprême – d'avoir inventer ces données. Pourquoi cette réaction ? Pour plusieurs raisons. D'abord, Strum remet radicalement en cause la notion de dominance et, ensuite, la dominance est un problème politique trop important pour les humains que pour pouvoir être abandonnée chez les singes. On avait tellement cherché la naturalité, le fondement de certains comportements dont la hiérarchie et la dominance faisaient partie. Cela permettait également de montrer que les animaux obéissent à des sortes d'invariants biologiques (plus facile à théoriser que l'hypothèse de l'existence d'animaux en tant qu'acteurs sociaux sophistiqués). Pour d'autres, la hiérarchie et la dominance sont des notions très connectées avec notre organisation sociale aussi bien concernant la sexualité que le travail (soumission et obéissance des femmes). De plus, l'idée d'une transmission des gènes des mâles dominants étaient aussi séduisante (notion de perfectibilité de l'espèce).

Malgré des faits démontrés et signifiants, on continue à parler de hiérarchie, y compris de hiérarchie rigide. Il n'empêche, la notion de hiérarchie a énormément été nuancée dans les recherches.

Par ailleurs, j'ai parlé de la bravoure des corbeaux, et selon ses observateurs, la question de la « dominance » est très fortement liée à celle du prestige ; ce qui explique que les corbeaux peuvent entrer en compétition pour faire des choses aussi absurdes que d'aller pincer la queue d'un loup ou s'adonner à des vols très téméraires.

Un cas très similaire doit être mentionné et vaut la peine d'être raconté : celui des cratérope écaillés. Zahavi, l'éthologiste, qui connaît bien ces oiseaux pour les avoir



fréquentés plus de cinquante ans, affirme que ces oiseaux ont résolu (enfin, par la sélection naturelle), la question de la compétition d'une manière très créative. Ces animaux sont très sociaux et selon Zahavi, ils ont été confrontés au même genre de dilemme que celui rencontré par les pionniers dans les kibboutz : ne pas nuire aux intérêts du groupe, et en même temps ne pas nier ses intérêts individuels, ne pas trop entrer en compétition de telle sorte que l'individu soit blessé ou que le groupe se disloque. Zahavi distingue deux manières de se classer chez les cratéropes : la « dominance », qui est dépendante l'âge, et ce qu'il appelle le statut, lié au prestige, et qui lui va se modifier au fur et à mesure de l'histoire de chaque oiseau en fonction de ses performances individuelles.

L'oiseau donne à voir « qu'il est le meilleur » en montrant « qu'il a les moyens ». Ce qui a mis la puce à l'oreille de Zahavi était une bizarrerie du comportement des oiseaux : ils semblent se disputer le droit de coopérer, de nourrir la nichée des autres, de venir au secours d'un cratérope en difficulté, d'offrir de la nourriture à un congénère, de tenir le rôle de sentinelle. Si un cratérope offre un petit insecte à un autre, il risque souvent de se voir remercié par une belle empoignade, où il se retrouvera cloué au sol et forcé d'avalier lui-même son cadeau. Une seule solution pouvait expliquer ce comportement : les cratéropes joueraient leur statut dans ces actes coopératifs et dans ces offres de cadeaux. En fait, quand un cratérope offre un cadeau à un dominant, il tente un coup d'Etat (le contraire, signifie une rébellion).

C'est le principe du handicap où l'on affirme (comme dans une course), que l'on a plus de moyens que l'autre puisque l'on est sûr de gagner malgré un handicap (par exemple, au lieu de se nourrir, l'oiseau va nourrir une nichée). Donc pas besoin de se battre car plus vous prenez de handicaps, plus vous affirmez votre force. Le principe du handicap expliquerait la possibilité de la modification du statut, et offrirait aux oiseaux des critères fiables de classement, en évitant les conflits. Quelques jours après l'éclosion, les oisillons de la même couvée vont déterminer le rang dans la hiérarchie au moyen de conflits. Ces conflits vont aller en diminuant jusqu'à devenir extrêmement rares chez les adultes. Dans les systèmes sociaux simples, un rang hiérarchique élevé donne à l'individu le pouvoir d'obtenir à peu près ce qu'il veut des subordonnés. Mais dans les groupes plus complexes comme les groupes coopératifs des cratéropes, les membres doivent établir des compromis et même résoudre des conflits, par exemple autour du fait de déterminer qui a le droit de s'accoupler. Le statut peut donc nuancer la relation hiérarchique et favoriser les individus de rang inférieur dans la gestion des compromis autour de ce droit. La possession d'un statut élevé, face à un individu dominant dans la hiérarchie, permet à l'individu hiérarchiquement dominé d'obtenir, de la part du dominant, des concessions. De même, lorsque deux cratéropes sont très proches dans la hiérarchie, par exemple parce qu'ils sont de la même couvée, le statut peut déterminer le degré de dominance, c'est-à-dire le pouvoir que l'un aura sur l'autre (le pouvoir étant défini par Zahavi comme constituant l'accès aux ressources).

L'altruisme, en tant qu'exhibition performative du statut, serait dans cette perspective, le mode de conciliation des deux exigences contradictoires que nous avons énoncées comme constituant le problème à comprendre : il est le parfait compromis entre le besoin de coopérer et le besoin d'affirmer sa supériorité dans la compétition en vue de la définition de ce statut. Dès lors les comportements altruistes seront considérés par Zahavi comme autant d'exhibitions de signaux de statut.



La stabilité d'un tel système ne peut cependant être assurée que si les tricheurs potentiels n'ont pas la possibilité d'utiliser de « fausses publicités » (On ne peut donc rien affirmer si on n'en a pas les moyens. C'est un système stable du point de vue de l'évolution.) : le principe du handicap sera le corollaire nécessaire d'un système de ce type. Le handicap est défini comme constituant le coût de chacun de ces signaux qui expriment la valeur d'un individu. Il est la quantité d'énergie, le risque encouru, la quantité de ressources utilisées, le fardeau que représente chacun des comportements « publicitaires ». En cela il est le signe que l'individu a les moyens d'assumer de telles dépenses en termes d'énergie, de risques ou de ressources.

Le coût dans cette perspective ne se résume pas à être une simple conséquence du signal, il en est la composante même, composante essentiellement fiable du système de communication qui indique la valeur de l'individu. Ainsi, si le comportement altruiste est le compromis optimal entre la nécessité de préserver la disponibilité et l'intégrité physique des partenaires et la nécessité de faciliter son propre accès aux ressources, il peut être en même temps un indice fiable des qualités du mâle aux yeux des femelles.

Cette lecture des comportements en termes de ce que je nommerais une « exhibition performative » du statut social permet de traduire d'autres comportements, comme le fait que les cratéopes dansent en groupe. A noter qu'ici encore, deux lectures peuvent rendre compte de la danse : elle serait liée à des problèmes de dominance, pour certains (le fait d'essayer d'être au centre du groupe en constituerait le signe), elle est une épreuve de fiabilité, selon Zahavi.

IX. Conclusion

Revenons à nos moutons... Est-ce que Rowell a un problème avec la notion de compétition ? Non, elle a seulement appris du terrain que l'on crée un artefact quand on crée une situation où l'on met les animaux en compétition.

Les moutons sont de toute façon en compétition pour les 23 bols. Pourquoi les moutons sont-ils en compétition autour de ressources en excès (ils en laissent toujours un peu dans leur bol) ? Si vous mettez un bol en plus, vous éliminez au moins l'hypothèse que ces animaux ne sont pas en compétition pour des raisons de rareté puisque vous montrez qu'ils le sont même quand ce n'est pas nécessaire.

D'un point de vue philosophique, le 23^{ème} bol est une ouverture, à savoir quelque chose qui vous oblige à sortir de vos dispositifs pour commencer à chercher de nouvelles questions et à faire de nouvelles hypothèses. Donc à quoi sert la compétition dans ce cas ? Si un mouton essaie d'aller manger dans le bol d'un autre et qu'il se fait rabrouer, il apprend quelque chose sur les relations (et ce qu'il peut montrer comme moyens de supplanter l'autre) ; si un mouton est autorisé à aller manger dans le bol d'un autre, les moutons se prouvent leurs liens d'amitié.

Intervention 20 : *J'ai suivi un cours intitulé « Autorité, leadership et fonctionnement des groupes ». Le modèle était les gorilles. L'autorité était définie comme la relation entre un groupe et un individu dans ce que ce dernier permet ou pas au groupe de faire tandis que le*



leadership est accordée à l'individu qui, le premier, émet l'idée qui va à la fois guider le groupe et devenir dominante. Ce qui est fascinant c'est que tout le monde peut, dans un groupe où un individu « leader » a lancé l'idée, oublier quel individu a lancé cette idée. La méritocratie s'efface alors et c'est finalement l'autorité qui tranche et fait passer la décision. Par exemple, le Président d'un Etat est l'autorité tandis que, dans la population où ailleurs, il existe des leaders (qui peuvent s'ignorer en tant que tel) émettant une idée qui raisonnera dans les consciences, émergera, synthétisera quelque chose et se stabilisera. Il est intéressant de ne pas négliger ces rôles. L'autorité et le leadership peuvent habiter le même individu (je pense à Roosevelt). Avec les babouins, on apprend à relativiser un schéma un peu simpliste mais est-ce applicable à d'autres animaux ? Il y a aussi l'air d'avoir un phénomène d'empreinte : quand un chercheur génère la hiérarchie, il est apparemment difficile d'en sortir.

Vinciane Despret : Dur d'en sortir, pas vraiment, puisque la hiérarchie peut être installée trois ou quatre mois et non perpétuellement soit le temps que le chercheur est là. Concernant votre définition de l'autorité, elle détonne par rapport à celle de Bateson. Ici, on est dans une définition plus formelle de l'autorité (définie plus par son cadre que par son contenu). Pour la notion de modèle, j'ai essayé de vous montrer que l'on ne cherche que des choses que l'on espère trouver (ou auxquelles on s'attend à pouvoir avoir une réponse) quand on interroge l'animal comme modèle pour notre intelligence ou pour notre société. Même quand on n'espère rien trouver, on informe tellement l'animal, via les questions que l'on pose, par des questions humaines et nos schèmes de cognition, que ce qui nous reviendra seront des réponses humaines. J'hésite toujours à faire de l'animal un modèle pour l'humain. En revanche, effectuer un travail de recul et se poser la question de savoir, par exemple, comment on réussit à susciter de la hiérarchie chez le babouins dans les recherches, me permet de penser comment, dans une expérience de psychologie humaine, les personnes ont compris ce que j'attendais d'eux pour que je finisse par obtenir ce résultat et pas un autre. Dans la question du modèle, ce qui m'intéresse finalement est de savoir comment on crée des artefacts. Rowell disait que si on veut tirer un enseignement, pour l'homme, des recherches sur les animaux en captivité, vous pouvez commencer à vous demander ce que cela signifie de vivre en prison. Là, il y a peut-être des choses à apprendre.

Intervention 21 : Les hiérarchies (organigramme) sont des artefacts d'entreprises mais qui deviennent fonctionnels en répondant aux besoins de l'entreprise.

Vinciane Despret : Là ce n'est pas un problème puisque, comme vous le dites, l'artefact a un rôle inducteur. Et quand on analyse la situation, on sait que l'on prend à la fois l'artefact et son rôle inducteur. On peut donc faire de la recherche sur les animaux en considérant également ces deux pans, c'est-à-dire en se demandant ce qu'induit son artefact. Mais un vrai problème apparaît : l'interdiction de la généralisation en sciences. Par exemple, ceux qui ont fait parler des perroquets affirment que l'on ne peut pas postuler « les perroquets parlent ». On peut juste prétendre que dans telles conditions, il y a eu un perroquet qui a parlé et dans telles autres il y a en a un autre. On ne peut donc plus faire de généralisations sur les êtres mais, en revanche, mais sur les dispositifs (avec tel dispositif, vous pouvez avoir la possibilité de faire parler un perroquet).



Intervention 22 : *Les types de hiérarchies sont très différentes selon les animaux. Chez les éléphants, c'est la femelle la plus âgée qui mène le troupeau et chez les lions, ce serait le mâle qui est dominant.*

Vinciane Despret : Le mot « dominante » pour la femelle éléphant, je ne le garderais pas. En fait, elle ne domine personne, elle conduit la troupe. Vous n'appelleriez pas le chauffeur d'autobus le dominant...

Intervention 23 : *Mais le chauffeur ne sait pas où me conduire pour trouver de la nourriture !*

Vinciane Despret : Si ! Mais dites alors que votre femelle a de l'ascendant et qu'elle a de l'expérience. Ce que dit Rowell, c'est qu'il faut apprendre à utiliser des mots plus précis et pertinents pour désigner les relations car, ainsi, on les comprendra mieux.

Intervention 24 : *On cherche souvent un seul dominant dans la troupe mais si, comme on l'a dit, c'est le contexte qui crée la norme, alors chaque contexte différent crée un dominant différent. Dans un contexte de gestion, le manager sera le dominant et dans un contexte de violence lors de manifestations, ce seront les casseurs. Dans les entreprises, vu que nous sommes de plus en plus dans une période où les contextes changent rapidement, cela expliquerait-il que nous utilisions plus la gestion par projets ? On quitte l'organisation pyramidale pour une organisation transversale. C'est autour d'un projet qu'un groupe se crée et l'on va déterminer qui fera l'autorité dans le gestion de celui-ci.*